



Françoise Grange Omokaro et Fenneke Reysoo (dir.)

Chic, chèque, choc Transactions autour des corps et stratégies amoureuses contemporaines

Graduate Institute Publications

L'amour, le sexe et l'argent au Maroc : une sexualité dans tous ses états

Mériam Cheikh

DOI : 10.4000/books.iheid.6343
Éditeur : Graduate Institute Publications
Lieu d'édition : Genève
Année d'édition : 2012
Date de mise en ligne : 20 juillet 2016
Collection : Genre et développement. Rencontres
EAN électronique : 9782940503841



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

CHEIKH, Mériam. *L'amour, le sexe et l'argent au Maroc : une sexualité dans tous ses états* In : *Chic, chèque, choc : Transactions autour des corps et stratégies amoureuses contemporaines* [en ligne]. Genève : Graduate Institute Publications, 2012 (généré le 05 octobre 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/iheid/6343>>. ISBN : 9782940503841. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.iheid.6343>.

Le texte seul est utilisable sous licence . Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

L'amour, le sexe et l'argent au Maroc : une sexualité dans tous ses états

Mérim Cheikh*

Introduction

Au Maroc, les hommes et les femmes manifestent aujourd'hui des amours variées et souvent monnayées. Toutes ces relations sont stigmatisées et réduites à la sphère prostitutionnelle en raison de la circulation monétaire à laquelle elles donnent lieu. Pourtant, elles sont bien plus complexes que la relation sexuelle marchande telle que nous la connaissons en Europe. En effet, à part dans le cas du travail sexuel, nous avons parfois affaire à des relations amoureuses où la transaction économique facilite et renforce la liaison. Loin de nous situer dans des relations uniquement marchandes, nous nous trouvons au cœur de liens aux intérêts complexes où s'enchevêtrent argent, sexe et amour. Ces différentes manières de faire font partie de ce que l'ethnologue Paola Tabet (2004) qualifie d'échange «économico-sexuel». Le premier élément de cette expression se caractérise par les conditions de ces prestations de services négociées et limitées dans le temps. Le second se rapproche d'un type de conjugalité plus classique à cause du flou qui le caractérise et de l'amalgame entre

* Anthropologue, Université libre de Bruxelles, Meriam.Cheikh@ulb.ac.be

Cheikh, M. 2012. L'amour, le sexe et l'argent au Maroc : une sexualité dans tous ses états. In *Chic, chèque, choc. Transactions autour des corps et stratégies amoureuses contemporaines*. 92-105. Actes des colloques genre et développement. Berne : DDC-Commission suisse pour l'UNESCO ; Genève : IHEID.

l'amour ou l'affection, le sexe et le plaisir et l'argent ou les dons qui s'y jouent. Comme nous allons le voir, il n'est pas évident de délimiter clairement chacune de ces pratiques qui peuvent déborder de leurs frontières et se chevaucher.

Au Maroc, ces «transactions amoureuses» ont lieu dans des contextes essentiellement urbains où l'âge du premier mariage est en net recul pour les deux sexes: 31 ans pour les hommes et 27 ans pour les femmes en 1999 (Direction de la statistique 2005), et où l'on observe un processus d'individualisation professionnel: les femmes travaillent davantage, restent plus longtemps célibataires et partagent un appartement avec d'autres femmes quand elles migrent ou désirent marquer une rupture avec leur famille. Cette pratique de la colocation constitue un lieu de redéfinition des modalités de féminité et de masculinité en ville car elle crée un espace qui renforce l'autonomie et véhicule des valeurs différentes de celles du système familial traditionnel. Elle permet aux femmes de choisir leurs partenaires et de gérer conjoints successifs ou partenaires multiples. Par conséquent, de nouvelles perceptions du couple se mettent en place, dépassant le seul cadre de l'institution matrimoniale. Cette situation s'observe particulièrement dans les classes populaires urbaines. Loin de définir ou de légitimer d'autres normes conjugales, elle stimule la transformation des identités sexuelles qui demeurent tout de même fragiles en raison d'enjeux de réputation.

Dans cet article, je me propose d'expliquer ces dynamiques en marche, de présenter cette sexualité hors normes et de décrire de manière succincte les différentes facettes de ces échanges «économico-sexuels» qui se situent à la frontière du travail du sexe et des «transactions amoureuses». Je me suis appuyée, pour cela, sur les premiers résultats d'une recherche menée à Casablanca dans le quartier de Hayy Hassani.

Quelle sexualité aujourd'hui au Maroc ?

Alors que la pratique sexuelle existe bel et bien en dehors du mariage et qu'elle n'est pas anecdotique dans les milieux populaires sur lesquels je travaille – pas plus qu'elle n'est d'ailleurs inexistante dans les autres milieux –, cette sexualité hors institution est définie comme marginale. En effet, on remarque qu'en dépit de l'importance prise par

ce phénomène, la morale sociale ne l'intègre toujours pas dans ses discours et cela bien qu'elle connaisse aussi des transformations. On assiste ainsi à un décalage entre les discours et les pratiques. Dès lors qu'elle ne peut plus être cachée, la sexualité pratiquée en dehors des normes est vilipendée et un seul des protagonistes – en l'occurrence la femme – est stigmatisé. On en veut pour preuve la situation des mères célibataires qui se trouvent complètement marginalisées lorsque survient une grossesse hors mariage. Ainsi, Aïcha (28 ans lors de notre première rencontre en mars 2006), jeune mère originaire d'une famille paysanne de Beni Mellal, a été rejetée par ses frères quand ceux-ci ont appris la nouvelle de sa grossesse. Elle m'a confié que ses sœurs lui avaient expliqué qu'elles avaient toutes eu des relations avant le mariage, mais qu'elles ne comprenaient pas comment elle avait pu tomber enceinte.

Par ailleurs, cette sexualité hors institution est considérée comme moderne parce qu'elle s'opposerait ou se substituerait aux valeurs traditionnelles et conservatrices. En réalité, le rapport qu'elle entretient avec le conservatisme est plus complexe et ces deux ensembles normatifs se concurrencent aussi bien qu'ils s'enchevêtrent. L'évolution de la sexualité, au Maroc, doit donc moins être analysée en termes de lutte entre deux modes culturels, l'un moderne et l'autre traditionnel, qu'en terme d'évolution des pratiques sous l'effet de facteurs culturels et socio-économiques. Ces éléments, qui engendrent de nouvelles situations telles que le célibat prolongé, banalisent ces expériences sexuelles pré-maritales et hors normes.

Ainsi, même si le mariage demeure l'idéal social à atteindre pour prétendre à la respectabilité, mais aussi pour cadrer avec un imaginaire collectif véhiculé quotidiennement par une multitude d'images et de sons, il n'en reste pas moins que les femmes et les hommes s'expriment sexuellement. Cependant, cette banalisation est sournoise et les raisons de cet état de non-dit, de flou, dans lequel demeure la sexualité doivent aussi être recherchées du côté de l'État qui réprime aléatoirement par la loi ces pratiques¹. Comme le soulève Abdessamad Dialmy, en même temps qu'il criminalise ces pratiques, il les légitime à travers

¹ L'article 490 dit: «Sont punies d'emprisonnement d'un mois à un an toutes personnes de sexes différents qui, n'étant pas unies par les liens du mariage, ont entre elles des relations sexuelles».

ses services de santé: prévention SIDA², contraception et préservatifs distribués aux non mariés. L'espace sanitaire devient un refuge pour cet État qui prohibe et cautionne en même temps. Les mécanismes de cette «politique informelle» (Dialmy 2005) de la sexualité sont similaires à ceux de son acceptation sociale, également informelle. Les deux sphères se caractérisent par la culture du non-dit. La signification du délit de débauche (*fasad*) demeure aléatoire. Aussi, les discours d'ajustement se multiplient. Une même personne peut condamner, tout en l'exerçant, une sexualité non institutionnelle.

Amour, sexe et argent

C'est dans le cadre de cette sexualité non institutionnelle que de nombreux échanges sexuels entre hommes et femmes donnent lieu à une rétribution de la part de l'homme. Aussi, même lorsque aucune activité sexuelle n'est pratiquée, remarque-t-on – et cela indépendamment de l'origine sociale – qu'il incombe au partenaire masculin de payer, d'inviter sa copine, de lui offrir des cadeaux, sachant que l'absence de ces dons – comme d'ailleurs leur convoitise explicite – est mal considérée. À ce propos, une jeune fille, qui s'exprime sur le forum des jeunes socialistes, explique:

(...) Je vois un mec qui a une voiture qui se fringue bien... il me plaît! Je vous rappelle qu'au Maroc, un mec bien est celui qui assure à une femme (maison), (voiture) et plus quelques affinités. Ce mec me plaît parce que je pense, parce que ma famille, la société m'ont appris depuis toujours, que c'est ça le type bien. J'essaie de le charmer, de sortir avec lui. Suis-je pour autant une prostituée? Ce mec, vu qu'il peut se permettre des choses, des petits tours dans des endroits sympas, il me plaît encore plus parce que je vis de nouvelles choses avec lui, même si elles sont

² En 2006 comme les années précédentes, l'Association de lutte contre le SIDA (ALCS), en partenariat avec le Secrétariat d'État à la jeunesse, a reconduit sa prévention auprès des jeunes des colonies de vacances bénéficiaires du programme «Vacances pour tous». Signalons également la prévention sur le SIDA menée en 2007 par l'ALCS et qui a permis la diffusion sur toutes les ondes d'une parole libre sur la sexualité des jeunes, le préservatif, l'homosexualité et la prostitution.

matérielles. Suis-je pour autant une prostituée? La prostitution s'arrête à des femmes ou hommes monnayant quelques actes sexuels pendant une période limitée. Alors, il faudrait peut-être arrêter de traiter toutes les femmes de p****!³

Ce témoignage – tout en soulignant le décalage qui existe entre l'idée que l'on a de la socialisation des jeunes filles avec l'autre sexe, c'est-à-dire le fait de sortir avec un homme possédant des ressources conséquentes, et la critique de ce comportement – met précisément le doigt sur l'amalgame entre prostitution et relations intimes/affectives monétarisées.

À travers cet extrait, on s'aperçoit que la relation amoureuse représente ici à la fois un moyen de consommer et de se divertir et une façon de s'entraider dans les milieux pauvres. En effet, la transaction amoureuse s'observe le plus souvent dans les populations de personnes prolétaires émigrées, originaires des campagnes avoisinant les grandes villes. Analphabètes ou ayant reçu une éducation primaire, ces femmes font le ménage dans des cafés ou dans des maisons, travaillent dans les usines de textile, dans le domaine de la restauration ou du sexe et vivent loin de leurs parents dans des chambres qu'elles partagent à plusieurs. Elles côtoient donc, en toute liberté, des hommes qui vivent, eux aussi, en colocation dans les mêmes quartiers ou à proximité. Cette promiscuité favorise les rapports entre les sexes autant qu'elle les rend visibles, et cela dans des milieux qui connaissent souvent un « regain » de conservatisme religieux identitaire. Les couples se font et se défont au gré des amours partagés et des affinités. Les monogamies sérielles et le concubinage s'instaurent, reproduisant ainsi le schéma des relations maritales.

Du pragmatisme dans l'être en couple

Le cas de Khadija est symptomatique de ces relations. Mère célibataire de 25 ans au moment de l'entretien en mars 2006, Khadija quitte très jeune sa campagne natale au sud de Casablanca à l'initiative de ses parents qui la placent comme femme de ménage dans une famille. Depuis son adolescence, elle travaille comme domestique chez une

³ Intervention sur « Réputation des Marocaines », forum Altavista, 21 octobre 2004 : http://forums.avmaroc.com/archive/o_t_t_1063__start_0__index.html

femme qui l'envoie illégalement chez sa fille aux Pays-Bas pour qu'elle s'occupe de l'entretien de la maison et des enfants. Après un bref séjour dans ce pays qu'elle ne supporte pas et une tentative de fugue, elle retourne à la campagne puis revient à Casablanca où elle s'installe chez sa tante qui habite dans le quartier populaire de Hayy Hassani⁴. Très vite, elle enchaîne les petits boulots dans le ménage. En raison de ses fréquentations masculines peu appréciées, sa tante, qui veut préserver sa réputation aux yeux de la famille de son mari, la met en garde. Khadija quitte alors le foyer pour s'installer en colocation à l-ouilfa, un quartier similaire et proche de celui où habite sa tante. Elle abandonne sa relation précédente et rencontre, par l'intermédiaire d'une amie, Mustapha qui habite également Hayy Hassani et qui y travaille en tant que vendeur de vaisselle de rue. L'idée de sortir avec Khadija, bien qu'elle soit aussi la compagne de son ami, enthousiasme Mustapha : ils seront, en effet, désormais quatre à sortir et à partager de bons moments. Au fil de leur relation, Khadija partage ses journées et ses nuits entre la chambre qu'elle loue avec des filles et celle de son petit copain qui vit seul. Avant de tomber enceinte, elle fréquente durant un an et demi celui qu'elle qualifie d'*ikhwani*, c'est-à-dire de « bigot ». Elle restera avec lui jusqu'à son accouchement. Mustapha n'est pas le premier homme avec qui elle a eu des rapports sexuels. Khadija m'explique avoir de très bons souvenirs de Mustapha et ne pas se sentir lésée car il ne lui a jamais promis le mariage. En revanche, paradoxalement, son compagnon s'est opposé à l'avortement pour des raisons religieuses. Leur relation se passe bien : ils s'aiment, ils sortent, vont s'asseoir dans des cafés où il lui offre des limonades et du jus de fruit. Il l'aide à régler son loyer, lui achète des vêtements, lui offre de la vaisselle, en bref, lui fournit ce dont elle a besoin et ce qu'elle désire. Alors qu'elle travaille à proximité du logement de Mustapha, elle finit par passer la majeure partie de son temps libre dans sa chambre dont elle possède les clefs. Au moment où j'interviewe Khadija, Mustapha hésite à venir lui rendre visite et à voir son fils. Il refuse cependant catégoriquement son projet de quitter le quartier.

⁴ Ce quartier est, par ailleurs, connu pour l'audience qu'y ont le Parti de la justice et du développement (PJD) et les associations islamistes.

(...) Il m'aidait, il me payait le loyer. C'est son bon côté. Je lui disais : « Il me faut, je veux acheter ça, ci », il me disait « N'achète rien, je vais te donner ». Bon, il m'a donné de la vaisselle, les vêtements, il me les achetait lui. (...) Mais j'avais honte. Je ne voulais pas lui dire : « Il me faut ça ou ci ». Si je voulais acheter des choses, je lui disais : « Voilà, je veux acheter », pour qu'il comprenne lui-même et que je n'aie pas à le lui dire directement.

Dans cette relation, l'amour se mêle au sexe mais aussi à l'argent. Cette dimension est importante pour Khadija qui a du mal à s'en sortir. Sans le formuler clairement lorsqu'elle me décrit les conditions dans lesquelles elle a rencontré Mustapha, elle explique qu'elle accompagnait son amie tandis que celle-ci se rendait chez son copain qui lui payait son loyer. Khadija s'inscrit donc dans une pratique courante de l'échange monétaire chez ces jeunes couples pauvres. Toutefois, elle ne se considère pas comme une prostituée. Au contraire, elle tient à marquer la différence entre elle et certaines de ses colocataires qui « sortent ». Le verbe « sortir », en arabe *l-khrij*, est un euphémisme pour désigner l'activité prostitutionnelle au Maroc. Sa relation avec Mustapha n'a rien à voir avec la vente de sexe que pratiquent de nombreuses filles qu'elle connaît et qu'elle qualifie de « malchanceuses » ou de « filles pas bien ». Elle n'emploie jamais le terme de prostituée, inexistant en marocain, ni celui de « pute » qui est, lui, couramment utilisé. Ce qui la différencie de ces femmes réside moins dans l'argent reçu de la part d'un homme que dans la multiplicité des partenaires, la simultanéité des relations et la transparence de l'échange. Le fait de réclamer ostensiblement de l'argent à différents partenaires donne une image négative de la femme, estime Khadija. Quand elle a besoin ou envie de consommer, elle se contente de le suggérer à son compagnon. Il semblerait qu'il soit nécessaire de maintenir un non-dit pour que la relation continue d'être considérée comme « normale ». À ce propos, lors d'un entretien, une professionnelle m'expliquait qu'elle ne demandait jamais à être payée avant parce que l'homme avait l'impression que la relation « n'avait plus de sens ».

C'est ce qu'évoque également Nadia, mère célibataire dont l'enfant a été volé à la naissance et qui a pratiqué le travail du sexe, entre embauche et licenciement à l'usine. Aujourd'hui, elle a abandonné ses relations multiples pour ne rester qu'avec un seul homme qui paie son

loyer et ses courses et lui a promis le mariage en échange de sa fidélité. Elle explique préférer cette situation au fait de passer d'un homme à l'autre et de s'exposer ainsi aux maladies en tout genre et à l'instabilité. Toutefois, elle avoue avoir envie de reprendre un emploi pour compléter ses revenus qu'elle trouve insuffisants, mais son copain refuse de la voir travailler dans des cafés. Nadia reste donc avec lui en attendant de voir si leur relation aboutira à un mariage. Toutefois, elle garde la tête froide et déclare détester les hommes et leurs mensonges. Ce n'est pas l'appât du gain qui la retient auprès de cet homme puisqu'elle pourrait reprendre ses activités, mais l'entraide financière et la promesse d'une vie dans les normes. Bien qu'elle soit désenchantée, cette normalité conjugale la séduit encore. Nadia est tout de même consciente que sa situation en ville – en l'occurrence celle d'une femme seule qui vit en colocation avec d'autres femmes – la fragilise. En effet, les femmes ont souvent affirmé que leurs petits copains avaient du mal à leur faire confiance en raison de leur condition locative qui les éloigne de la vigilance des proches et ne sauvegarde pas leur réputation.

L'«imagerie conjugale» (Vidal 1977) traditionnelle persiste donc aussi bien chez ces hommes que chez ces femmes qui s'efforcent de jongler entre la nécessité de gérer financièrement leur vie en détournant une partie de l'argent des hommes et celle de protéger leur estime d'elles-mêmes en tentant, autant qu'elles le peuvent, de se rapprocher des exigences normatives édictées par la société. Dès lors, la prise de distance de ces prescriptions devient transitoire et s'inscrit dans une parenthèse qu'il convient de refermer en trouvant un mari ou un amant unique, le cas échéant. C'est notamment le cas d'Asmaa, 24 ans, originaire de Casablanca, qui vit depuis plusieurs années des transactions amoureuses, à la fois par choix et par plaisir. Ses frères ayant émigré en Italie, elle vit seule avec ses parents et travaille dans un supermarché. L'argent que lui donnent ses amants lui permet de s'habiller, de se coiffer, de se maquiller et de sortir en attendant que son fiancé l'épouse et qu'elle puisse construire un foyer «normal». Bien évidemment, cette recherche du paradis conjugal appartient au registre de l'idéal puisque les identités féminines et masculines évoluent et ne correspondent plus aux discours. En effet, dans ce contexte de précarité, les mariages n'ont pas lieu et les logiques conjugales hors normes continuent de se transformer.

De l'amante financée à la travailleuse du sexe

Les cas de Ghizlaine et Samiha apportent une autre perspective sur ces amours et aventures monétarisés. Ghizlaine, 26 ans, est née à Casablanca et est originaire de Marrakech. Elle vit à l'ouilfa et alterne heures de ménage dans un café, emploi à l'usine et travail du sexe. Elle jongle ainsi entre différents types de partenaires et de pratiques. Elle peut avoir des clients qu'elle ne revoit pas et qui la paient pour une passe – ce n'est cependant pas ce qu'elle préfère – ou alors entretenir une relation avec plusieurs partenaires⁵ – dont son amoureux – qui lui fournissent régulièrement argent, vêtements, nourriture et l'invitent dans des lieux de divertissement. Dans son portable, elle dispose d'un répertoire qu'elle renouvelle en retournant de temps à autre dans les cafés et dans les *pubs* du centre ville de Casablanca. Ghizlaine sort tous les jours pour faire des rencontres, gagner de l'argent en travaillant ou en nouant des relations intimes et sexuelles, mais aussi pour se divertir, retrouver des copines, échapper à l'étroitesse du foyer familial qu'elle a réintégré avec son fils depuis son divorce. À côté de ces plaisirs matériels, Ghizlaine évoque le plaisir sexuel qu'elle a avec ses réguliers dont elle apprécie la compagnie. Ce plaisir se renforce d'ailleurs au fil des dons et des attentions de ses «amants payants». Son cas incommode: il dérange certaines catégories d'entendement car il révèle combien il est difficile d'établir des catégories de pratiques distinctes les unes des autres.

Le Gabonais il me choie bien et il m'aime. Tu vois si quelqu'un te dit qu'il t'aime, il te dit «I love you», «mon bébé», etc., toi aussi tu vas lui dire que tu l'aimes. Si tu lui dis, il va bien te choyer, bien s'occuper de toi. (...) Il s'occupe bien de moi et je prends bien mon pied. Il m'achète des vêtements à 350 dhs, 400 dhs. Chaque semaine, il m'achète des vêtements. Avec lui je prends mon pied. Avec mon copain aussi, le mec du taxi aussi.

Samiha a 31 ans. Elle est originaire de Casablanca et vit à l'ouilfa. Elle a été mariée pendant treize ans à un militaire dont elle a divorcé en 2002. Elle a ensuite commencé à travailler dans une usine de textile. Alors que son salaire de 3 dhs/heure ne lui suffisait pas pour nourrir ses quatre enfants, payer son loyer et couvrir ses frais de transport,

⁵ De l'ordre de trois au moment de l'entretien.

elle a décidé d'arrêter en 2003 et de commencer à «sortir». Elle est une des rares femmes que j'ai rencontrées qui se qualifie de «pute» (*qahba*) et qui affirme clairement les raisons de ses relations avec les hommes, c'est-à-dire uniquement échanger du sexe contre de l'argent. Elle refuse d'entendre parler d'amour et prétexte que les seules véritables relations sont celles qui se nouent auprès d'hommes «puissants» et «capables». Lorsqu'elle décrit son activité, elle insiste sur la négociation du temps et sur l'idée de service limité. Ainsi, contrairement à Khadija, à Nadia et, dans une certaine mesure, à Ghizlaine, Samiha ne se trouve pas dans des arrangements économico-amoureux flous mais dans une logique clairement définie, celle du travail du sexe.

C'est moi qui ai renoncé à la pension des enfants car je ne veux pas qu'il me donne quoi que ce soit. C'est un drogué, un alcoolique et je préférerais renoncer qu'avoir encore affaire à lui. En 2003, je me suis lancée dans les sorties («*atitha dakka l-bab*», j'ai donné un bon coup à la porte). J'ai rencontré des filles qui habitent à côté de chez moi, c'est mes voisines qui m'ont dit de sortir. Je ne sors que la nuit vers 21h-22h. Je m'occupe de mes enfants, je les fais dormir et je sors ensuite. Je vais dans le centre-ville. Je ne vais que dans les bars. C'est 100 dhs la passe et 200 dhs la nuit. Je peux en faire plusieurs dans la nuit ou alors je peux passer la nuit avec un seul, ça dépend. Certains de ma famille savent ce que je fais mais je m'en fous, c'est pas eux qui me nourrissent et qui nourrissent mes enfants alors, ils n'ont rien à dire. J'ai pas de petit copain et je suis bien toute seule, je n'ai pas d'amour sauf l'amour pour l'argent (*hub al-mal*). Les gens pensent que je suis une pute mais je m'en fous. Lorsque je marche, je ne les vois pas.

Du travail sexuel à la relation amoureuse financée en passant par *l-khrij* ou «sortie», les différentes femmes présentées précédemment sont impliquées soit dans un seul type de rapport soit dans plusieurs, de manière simultanée ou successive. À part avec Samiha, on remarque qu'il est difficile de classer les activités de ces femmes dans la catégorie du travail du sexe. Khadija et Nadia entretiennent des relations exclusives alors que Ghizlaine et Asmae, en dehors de leur relation amoureuse, ont des échanges qui oscillent entre le travail du sexe et les aventures financées de plus longue durée.

Définition des pratiques et des activités

Si mes interlocutrices ont eu recours au mot « prostituée » dans les rares entretiens que j'ai menés en français, celles avec qui je discutais en arabe n'ont jamais utilisé aucun terme analogue lorsque je leur demandais d'évoquer leur activité sexo-marchande. En dialecte marocain, l'expression « prostituée » n'existe pas et le terme « *baghî* » qui y correspond appartient à la langue classique et n'a pas été intégré. En revanche, le mot injurieux « *qahba* » (« pute »), qui condamne moralement et stigmatise une personne, est employé. La *qahba* peut s'appliquer indistinctement à toutes les femmes. Celles qui sont concernées l'utilisent parfois dans des contextes amicaux. Pour définir l'activité en tant que telle, le dialecte a recours au verbe *tat-fsad*, c'est-à-dire « elle se corrompt ». Plus rarement, on peut entendre aussi l'occurrence *'âmilat al-jins* (« travailleuse du sexe »). Empruntée aux mouvements associatifs européens, cette expression est employée uniquement par l'ALCS. Lors des séances de sensibilisation aux maladies vénériennes, son usage faisait souvent rire les membres de l'assistance qui considéraient qu'elle ne s'accordait pas avec l'idée qu'elles-mêmes se faisaient de leurs activités, qu'elles rangeaient dans la catégorie du « tout » plutôt que dans celle du travail. Face à une telle carence terminologique, ce bricolage définitionnel n'est pas étonnant.

L-khrij ou « sortie » :

divertissement, débrouillardise ou travail

Nous avons constaté que les femmes qui s'inscrivent dans la prostitution ou qui accumulent les relations monétarisées simultanément (Asmae, Ghizlaine et Samiha) qualifient leurs activités de *khrij* ou « sortie ». Elles ont recours à ce terme qui, en plus de désigner ce type de transaction, évoque le fait d'aller au café, boire de l'alcool ou faire des passes. Le reste de la société utilise également cette expression – ou plutôt l'occurrence très stigmatisante « elle sort dans la rue » – pour signifier la déviance de cet acte. Dire d'une fille ou d'une femme qu'elle « sort dans la rue » renvoie toujours à une pratique de la sexualité hors norme. En effet, l'idée de *khrij* s'apparente au divertissement dans des espaces mixtes, ce qui, dans le discours social, projette une image négative de la femme en question. Des équivalents plus suggestifs à *tan-khrij*

(«je sors») existent: on retrouve *tan brek* ou *tan glass* (littéralement «je m'assois») qui renvoient à la présence des femmes dans des cafés spécifiquement masculins. Si le fait de travailler dans ce genre d'endroit, même en tant que femme de ménage, est stigmatisant, s'y asseoir sans but précis relève de la simple déviance et désigne la pratique de la prostitution. Ce phénomène soulève la question de la présence des femmes dans l'espace public au Maroc, un endroit que l'on a trop souvent associé aux hommes dans les pays dits arabo-musulmans, reléguant les femmes dans le privé. Or, celles-ci évoluent dans l'espace public depuis bien longtemps et c'est justement leur agencement dans cet espace qui doit interpeller.

L-khrj («sortie») n'est pas considéré comme un travail. À propos de ses colocataires, Khadija marque la différence entre le fait de sortir et de travailler. Par ailleurs, même lorsque j'interrogeais des professionnelles sur leur travail, elles énuméraient les différents emplois qu'elles occupaient ou avaient occupés – service domestique, restauration, travail en usine de textile... – mais ne mentionnaient jamais la vente du sexe. À défaut de définir le service sexuel en termes de «travail», les femmes préfèrent parler de «débrouillardise». Au moment d'aborder la question des gains, elles emploient le terme arabe: *tan-dabar*, *tan-dipani*, ce qui signifie «je me débrouille». Ces mots sont également utilisés par des personnes qui ne sont pas impliquées dans ces activités et qui ne veulent pas stigmatiser celles qui les pratiquent. En effet, aucun jugement de valeur n'est porté sur ces femmes, qui sont, dès lors, considérées comme des victimes de leurs conditions sociales et de la démission de l'État face aux problèmes de carence scolaire, de chômage et d'absence d'insertion professionnelle. Ainsi, de *tan-khrej* à *tan dabar* on passe de la stigmatisation à la victimisation ou, au contraire, à la reconnaissance d'une autonomisation si ces termes sont utilisés par les protagonistes.

Conclusion

Même si ces différentes pratiques sont considérées comme déviantes, parce que stigmatisées par la société, par ceux et celles qui les adoptent, elles favorisent l'émergence de modes de constructions individuels et – dans les cas de la colocation où une jeunesse s'active pour elle-même – de fabrication des identités féminines qui décompressent

les statuts traditionnels. Grâce à l'expérience de la colocation et de la vie pour soi, on apprend «avec d'autres» extérieurs au cadre familial. L'accès aux espaces extrafamiliaux permet aux subjectivités de se manifester différemment. Bien évidemment, la colocation des femmes est encore mal acceptée sur le plan social, contrairement à celle des hommes. Cette pratique est suspecte même si elle est justifiée par des raisons professionnelles – pour aider sa famille ou s'assurer un avenir en étudiant. Dès lors qu'on partage un appartement, on ne fait plus partie des «*bnat diourhoum*», c'est-à-dire des filles de maison vertueuses. On a «bougé» et, partant, les identités sexuelles se transforment. Cette jeunesse fait l'expérience de nouvelles manières de vivre la ville, celle de la sexualité urbaine entre autres.

Références bibliographiques

- Dialmy, A. 2005. *Société civile et laïcisation du droit familial et sexuel au Maroc*, <http://www.cids.auf.org/jour3/dialmy.rtf>
- Direction de la statistique. 2005. Enquête nationale sur les niveaux de vie des ménages 1998/1999, premiers résultats publiés in *Rapport de synthèse de l'enquête nationale sur les valeurs*, (Rap.) H. Rachik. In *50 ans de développement humain et perspective 2025*, <http://www.rdh50.ma/fr/gt02.asp>
- Tabet, P. 2004. *La Grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*. Paris: L'Harmattan.
- Vidal, C. 1977. Guerre des sexes à Abidjan. Masculin, féminin, CFA. *Cahiers d'Études Africaines*. XVII (65) : 124-125.